

## FÉLIX ÉBOUÉ

Gouverneur Général Félix ÉBOUÉ

26 décembre 1884 -17 mai 1944

AFRIQUE ÉQUATORIALE



*"Puisse le portrait de l'Administrateur et du Chef dire aux jeunes de toutes races, de toutes couleurs, de toutes formations philosophiques, comme à leurs aînés, qu'Éboué fut grand par son sens du devoir. Puisse cette figure être aussi le symbole de l'entente entre les humains au-delà des orgueils, des convoitises et des cruautés de l'ignorance ou de l'intelligence\* "*

\* Albert Maurice, Félix ÉBOUÉ, sa vie, son œuvre. C'est à cette étude que nous empruntons, pour une large part, le texte qui suit.

C'est à Cayenne que naît Félix ÉBOUÉ le 26 décembre 1884. Ses parents sont gens courageux, honnêtes et travailleurs. Son père exerce le dur métier de chercheur d'or. Il est de caractère indépendant, aventureux, et se taille bientôt une situation de directeur adjoint du placer "Dieu Merci", non loin de la frontière de la Guyane Hollandaise. Sa mère, pendant les longues absences du père de famille, veille avec soin sur les enfants. Rien n'est négligé pour donner au jeune Félix ÉBOUÉ une forte culture. Lauréat des bourses métropolitaines, il embarque en 1898 pour la France. Bordeaux l'accueille en son lycée. Ses auteurs préférés sont les philosophes grecs, en particulier Épictète. Dès cette époque, ÉBOUÉ nourrit les rêves d'une carrière sur le vieux continent d'Afrique. Plus tard il écrira :

*"Les hommes de ma génération ont vécu dans une atmosphère d'aventure, d'exploration. Le mystère de l'Afrique a poussé beaucoup d'entre nous vers le continent noir. L'Afrique, berceau de mes ancêtres, a toujours exercé sûr moi une attirance."*

Ses études de droit couronnées par la licence, obtenue à Paris en 1908, sont menées de front avec les cours de l'École Coloniale. Breveté administrateur des colonies, il est mis à la disposition du gouverneur général de l'Afrique-Équatoriale Française. Ses qualités de chef s'y manifestent aussitôt. Dans l'Aouaka, le Bas-Mbomou ou en son "cher Oubangui", il est partout sur la brèche. Sans doute, cette fièvre atavique du chercheur de la vieille Guyane l'a-t-elle repris. Sa clairvoyance apparaît dans tous les domaines : relèvement du standing de vie des populations, intérêt donné à l'enseignement et au prestige des tribunaux, essais fructueux de la culture du coton. Pourtant, que d'obstacles sur son chemin, que d'intrigues et de jeux de coulisses pour le retarder, lui, l'homme à la peau noire, sur le chemin des légitimes promotions. Mais ÉBOUÉ n'est pas seulement un homme d'action, il aime approfondir les problèmes humains et culturels. Un soir, de Bambari, il écrit à son ami MARAN :

*"J'avais l'intention de t'envoyer les textes banda, des contes. À la réflexion c'est inutile; tu as dû oublier le parler banda, et puis, écrit, ça ne rend pas. Cette langue est une vraie musique et c'est réellement la profaner que de la rendre avec nos pauvres syllabes. Il faudrait des portées et des notes; il faudrait être musicien. Je me remettrais peut-être à la musique malgré*

*mon âge, si je devais revenir en Oubangui. J'ai eu l'idée de quelque chose qui aurait été une mythologie oubanguienne : théogonie, cosmogonie, etc."*

Aidé par sa femme, musicienne avertie, il rassemble, au cours de ses voyages en Oubangui ou au Soudan, les thèmes musicaux de langages tambourinés et sifflés. Ses travaux attirent l'attention des milieux scientifiques. En 1931, il participe au Congrès international d'Ethnographie qui se réunit à Paris à l'occasion de l'Exposition Coloniale : "*Le pouls de l'Afrique ne bat-il pas en lui plus qu'en tout autre Africain d'occasion.*"

Si l'homme est grand par l'action, l'esprit, la sensibilité, il n'en demeure pas moins attachant par les qualités du cœur.

Il est fidèle en ses amitiés. Écoutons-le : "*Je me vois encore me traînant dans l'après-midi du 14 décembre à la recherche des journaux du soir; je faisais quarante degrés de fièvre et j'étais couché depuis quelques jours. Quelle minute divine lorsque j'aperçus ton portrait en première page de l'Intransigeant ! Je n'en voulus pas voir davantage, je n'en aurais pas eu le courage. Je suis rentré chez moi je ne sais comment. J'eus assez d'énergie pour lire enfin le journal, bondir à la poste et revenir m'écrouler sur mon lit.*" (Lettre à son ami MARAN un an après l'obtention du prix Goncourt.)

Il possède à un degré très élevé le sens de la fraternité humaine. Administrateur à la Martinique, il invite au bal du 11 novembre 1933 des blancs, des métis de toutes teintes, des noirs, communiant pour la première fois dans une même fraternité. Autrefois, un tel événement eût été prétexte à scandale. Ce jour-là, ÉBOUÉ avait brisé le mur des préjugés et des suspensions.

Il est aussi un sage avec toute la grandeur de ce mot venu de la philosophie antique. À la Guadeloupe, s'adressant à des jeunes, il dit :

*"Jouer le jeu, c'est être désintéressé. Jouer le jeu, c'est piétiner les préjugés, tous les préjugés, et apprendre à baser l'échelle des valeurs uniquement sur les critères de l'esprit. Et c'est se juger soi et les autres d'après cette gamme de valeurs. Jouer le jeu, c'est savoir prendre ses responsabilités et assumer les initiatives quand les circonstances veulent que l'on soit seul à les endosser. Jouer le jeu consiste à ne pas prendre le ciel et la terre à témoin de ses déconvenues, mais au contraire à se rappeler les conseils liminaires d'Épictète à son disciple : Il y a des choses qui dépendent de nous, il y a des choses qui ne dépendent pas de nous."*

Sa nomination en fin 1938 comme gouverneur du Tchad fut "*une de ces choses qui ne dépendent pas de nous*". ÉBOUÉ fut en effet fort surpris de cette désignation. Il l'a jugée d'abord comme du "*domaine de la pure fantaisie*." Pourtant l'Histoire, par la main de MANDEL, l'avait choisi pour ce poste : "*la guerre arrive et vous êtes appelé à jouer là-bas un très grand rôle.*"

L'appel du général DE GAULLE le 18 juin bouleverse ÉBOUÉ. Il confiera plus tard : "*Dans la soirée nous étions seuls, ma femme et moi, à écouter la B.B.C., quand soudain une voix grave et poignante, prenante, expliqua que la France avait perdu une bataille, mais que la France n'avait pas perdu la guerre. Ceux qui ont eu le privilège d'entendre cette allocution, ce cri d'espérance lancé pendant que les pires malheurs s'abattaient sur la France, ceux-là, tout comme moi, doivent convenir que c'était la chose la plus émouvante à entendre.*"

Et nous voici au geste du ralliement. Il l'explique en ces termes : "*C'est une force individuelle profonde qui nous a conduits individuellement à agir. Un précepte moral absolu qui nous a interdit de capituler et commandé de reprendre, chacun à son compte, le destin de la Patrie.*"

Esprit essentiellement tolérant, ÉBOUÉ ne veut pas imposer brutalement ses vues à ceux qui doutent. Mais il n'a pas oublié la leçon d'Épictète : "*Il y a des choses qui dépendent de nous*".

Ici, au Tchad, c'est à lui que l'action de commandement appartient. Le Tchad, c'est sa chose. Et déjà il a le pressentiment que cette chose sera grande, très grande.

Alors, ferme sur son passé, face à l'orage, il entre calme et serein dans son combat. On lui demande de retirer les garnisons du Tibesti, conformément aux clauses du traité franco-italien. Non ! Dès ce premier geste, l'armée reconnaît en lui le chef qu'il faudra suivre. Le 1<sup>er</sup> août 1940, la cause du ralliement n'est pas encore victorieuse quand il écrit à son ami

ISAMBERT : *"Je viens de vivre - et je vis encore - la période la plus douloureuse de mon existence. Calmer les impatiences, mettre fin à des manifestations que je comprenais, que je partageais, essayer de dire où se trouvaient l'honneur, le devoir. Bref, je suis resté trois semaines sans pouvoir dormir."* PLEVEN, en compagnie du commandant d'ORNANO, atterrit à Fort-Lamy. ÉBOUÉ les reçoit avec enthousiasme et, le 26 août, il proclame officiellement le ralliement du Tchad :

*"Le Tchad est devenu français grâce à l'abnégation, au courage, à la volonté, au travail d'une phalange de soldats, d'administrateurs et de colons dont l'esprit est dans toute l'Afrique le symbole de l'énergie française."*

Gardiennes des marches de l'Afrique Française, avant-postes d'une armée qui a dû déposer ses armes avant même d'avoir combattu, les garnisons du Tchad se sont soumises avec douleur, mais avec la plus stricte discipline, à un armistice qui fut conclu sans que fût consulté l'empire français.

*"Au cours des deux derniers mois, les Français d'Afrique ont constaté que l'armistice ne se borne pas à obliger la France à abandonner la lutte, mais que, sous la contrainte évidente de l'ennemi, le gouvernement métropolitain est obligé d'accumuler les mesures d'hostilité envers la Grande-Bretagne et d'imposer à l'Afrique une politique d'isolement économique qui mène les populations indigènes, aussi bien que les Européens, à la ruine.*

*Le gouverneur du Tchad et le commandant militaire du Territoire, constatant que les intérêts de toute nature confiés à leur garde sont mis en péril par une politique qui ignore les nécessités de la vie du Territoire, convaincus que la restauration de la grandeur et de l'indépendance françaises exige que la France d'Outre-Mer continue à se battre aux côtés de la Grande-Bretagne, décident de proclamer l'union du Territoire et des troupes qui le protègent aux Forces Françaises Libres du général de GAULLE, d'organiser immédiatement une coopération économique étroite avec les colonies britanniques voisines, et de faire appel aux autres parties de l'Afrique Française également menacées, pour qu'elles imitent l'exemple du Tchad."*

À cette proclamation le général de GAULLE répond :

*"J'apprends la décision prise par vous et par le Territoire et par les troupes du Tchad de continuer la guerre dans l'honneur au service de la France. Cet événement est capital et aura une grande répercussion. Ma joie et ma fierté, en tant que Français et en tant que chef, sont extrêmes.*

*D'accord avec le gouvernement britannique, je fais le nécessaire pour que le matériel que vous demandez vous parvienne dans le plus bref délai possible, et pour que la continuité de votre ravitaillement soit assurée. Pour faciliter le règlement de ces questions, je vous invite à vous mettre en rapport avec le gouvernement britannique.*

*Je compte me rendre moi-même prochainement à Fort-Lamy pour vous voir et apprécier votre situation sur place ; en attendant, je vous envoie de tout mon cœur mon amitié et ma confiance.*

*Vive la France !"*

À cet événement historique ÉBOUÉ a su donner la marque de sa grandeur humaine :

*"S'il y a des personnes qui ne sont pas d'accord avec nous sur la politique choisie, nous ne leur en voudrons pas; elles pourront s'en aller. Nous leur disons adieu avec courtoisie."*

Promu Gouverneur Général de l'Afrique-Équatoriale en novembre 1940, il veut aussitôt manifester ce qu'il appelle *"un esprit nouveau de communauté nationale"*. Cet esprit trouve son affirmation dans la fameuse circulaire du 8 novembre 1941, qui garde aujourd'hui toute sa valeur. ÉBOUÉ part du principe de l'essentiel respect que nous devons à la coutume indigène, inspirée par la tradition locale et aussi par le sentiment de la petite patrie. Il veut l'établissement d'une société indigène sur des bases solides. Celle-ci a un comportement, des lois, une patrie, qui ne sont pas les nôtres. Nous ne ferons son bonheur ni selon les principes de la Révolution française, ni en lui appliquant le code Napoléon qui est notre code, ni en substituant nos fonctionnaires à ses chefs, car nos fonctionnaires penseront pour lui et non en lui.

ÉBOUÉ est l'un de ceux qui prendront le plus de part active à la Conférence de Brazzaville, car il estime que c'est une mauvaise méthode de remettre au jour de la Victoire toutes les réformes nécessaires.

Hélas ! Épuisé à la tâche, ÉBOUÉ, Compagnon des premières heures, meurt au Caire le 17 mai 1944, à l'aube de la Libération. Tout au moins aura-t-il connu les premières victoires tchadiennes : Koufra, Érythrée, Fezzan, Tripolitaine, Tunisie. L'entrée du régiment du Tchad à Paris, Strasbourg, Berchtesgaden, l'eussent empli d'une joie immense. Paris qu'il aimait bien devait revoir son corps en mai 1948. Il le garde depuis sous les voûtes du Panthéon, aux côtés de Victor SCHÉLCHER, pour des temps infinis. Par cette présence en ce grand lieu, proche du Quartier latin où se forme l'élite intellectuelle de la Communauté, ÉBOUÉ, Compagnon de la Libération, continue à bien la servir par son exemple.

### Félix Eboué (1884-1944)

Adolphe Félix ÉBOUÉ naît le 26 décembre 1884 à Cayenne (Guyane), quatrième d'une famille noire de cinq enfants. Son père, d'abord orpailleur, tiendra avec son épouse, après 1898, une épicerie.

En 1901 il obtient une demi-bourse pour poursuivre sa scolarité à Bordeaux. Bachelier en 1905, il gagne Paris et l'École coloniale dont il sort diplômé en 1908. Très tôt, il est attiré par l'Afrique noire et ses civilisations auxquelles se rattache sa condition de créole. Il s'oriente donc vers l'administration des colonies africaines, et obtient son affectation comme administrateur en chef en 1909 dans l'Oubangui-Chari (aujourd'hui la République Centrafricaine) où la pénétration occidentale n'est pas encore partout assurée. Il va demeurer en poste jusqu'en 1933, revenant régulièrement en Guyane pour ses congés. Il y épouse Eugénie TELL en 1921.

En Afrique noire, Félix ÉBOUÉ élabore sa propre conception de la politique coloniale, tentant de concilier la modernisation de la vie matérielle et le maintien de la culture africaine. C'est ainsi qu'il favorise les productions nouvelles comme le coton, développe l'infrastructure routière, ferroviaire. Parallèlement, il pousse à sauvegarder les cultures vivrières, s'initie aux langues locales, étend ses recherches sur les traditions...

Partisan de l'association - et non de l'assimilation - des peuples colonisés, il se heurte souvent à ses supérieurs hiérarchiques qui ont peu apprécié son adhésion, en 1928, à la Ligue des droits de l'homme. Félix ÉBOUÉ veut en effet assumer le pari délicat d'être à la fois un administrateur colonial rigoureux et un humaniste intransigeant.

En 1934, il part pour le Soudan français (aujourd'hui le Mali). S'appuyant sur les élites noires, il entreprend la mise en valeur des rives du Soudan, la sédentarisation des nomades pour cultiver les terres. Entre-temps, en 1932 et 1933, il fut secrétaire général en Martinique, où il a cherché à développer l'île, à améliorer la condition des plus démunis, à atténuer les antagonismes entre Blancs, Métis et Noirs.

Rappelé du Soudan, il est chargé, en septembre 1936, d'appliquer la politique du Front Populaire en Guadeloupe. Trouvant sur cette île morcelée une situation de crise, il ouvre des négociations, engage un plan d'aide au crédit, de formation professionnelle, de construction de cités, et assainit les finances publiques.

Le 4 janvier 1939, il est nommé gouverneur du Tchad, nouvelle colonie tout juste pacifiée. Conscient de l'importance stratégique du pays, alors que la menace italienne se précise dans la région, il lance de grands travaux d'infrastructures.

Le 6 juin 1940, la nouvelle de la défaite des armées françaises et de l'armistice parvient à Fort-Lamy. L'appel du général de GAULLE est aussi appris quelques jours plus tard. À Brazzaville, après avoir hésité, BOISSON, gouverneur général de l'A.E.F, fait allégeance au maréchal PÉTAINE. Le 29 juin. ÉBOUÉ, qui juge que cet armistice prive sa patrie des valeurs qu'il a toujours défendues, câble sa détermination de ne pas en appliquer les clauses. Bien que son isolement géographique le place dans une position inconfortable, le Tchad reste

en état de guerre. Le 16 juillet, un télégramme du général de GAULLE lui apporte l'appui du chef de la France Libre dont les émissaires arrivent le 24 août. Le 26, une proclamation annonce le ralliement du Tchad à la France Libre. Le Cameroun, le Congo, suivent l'exemple : ÉBOUÉ a donné le signal de la dissidence africaine, apportant à la cause de la France combattante un point d'appui exceptionnel.

Relevé de ses fonctions et condamné à mort par contumace par le Gouvernement de Vichy, Félix ÉBOUÉ est nommé, le 13 novembre, gouverneur général de l'Afrique équatoriale française par le général de GAULLE, et siège au Conseil de défense de l'empire. Le Tchad devient la base arrière des Français qui reprennent le combat : c'est de là que LECLERC lance en mars 1942 son raid légendaire sur Koufra, et que les F.F.L. attaquent les Italiens au Fezzan puis en Tripolitaine. En même temps qu'il assure l'approvisionnement de ces troupes, organise une économie de guerre, rétablit les circuits commerciaux, ÉBOUÉ cherche à ramener la paix civile en A.E.F., atténuant les tensions nées en 1940 entre gaullistes et pétainistes. Parallèlement, il est convaincu que l'autorité française ne peut se maintenir durablement en Afrique noire sans une profonde réforme de la politique coloniale.

Dans cet esprit, sa circulaire du 8 novembre 1941 prévoit ainsi le respect du droit coutumier, l'association des conseils africains à l'administration, la formation de cadres indigènes, l'extension de contrats de travail, etc. En juillet 1942, le général de GAULLE signe trois décrets allant dans le même sens. Le 30 janvier 1944, le chef de la France Libre ouvre à Brazzaville une conférence sur l'avenir des territoires français d'Afrique. Reprenant des thèmes chers à ÉBOUÉ, comme la participation indigène à l'administration ou à la redistribution des régions en fonction des appartenances ethniques, les recommandations de la conférence le laissent insatisfait puisqu'elles rejettent toute autonomie à terme, tout en préconisant une représentation élue des territoires africains. Fatigué, ÉBOUÉ prend un congé et part en février 1944 avec sa famille - qui, de France, l'a rejoint en 1942 - en Égypte. Il trouve l'occasion d'œuvrer aux relations diplomatiques entre ce pays et le gouvernement provisoire de la République française. Le 17 mai 1944, il meurt des suites d'une congestion pulmonaire. Le 19 mai 1949, les cendres de Félix ÉBOUÉ sont transférées au Panthéon à Paris. À cette occasion, Gaston MONNERVILLE, ancien des maquis d'Auvergne qui sera plus tard membre des Amitiés de la Résistance, président du Sénat, rappelle que "*c'est (un) message d'humanité qui a guidé Félix Éboué, et nous tous, Résistants d'outre-mer, à l'heure où le fanatisme bestial menaçait d'éteindre les lumières de l'esprit et où, avec la France, risquait de sombrer la liberté*".

La mémoire de Félix ÉBOUÉ est aujourd'hui rappelée à travers plusieurs monuments et plaques commémoratifs. À Paris, son nom, joint à celui de Daumesnil, se retrouve dans une station du métropolitain.

Source : MINDEF/SGA/DMPA